

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Mélanges Religieux,



RESPICE STELLAM; VOCA MARIAM.

Revue périodique.

Vol. 3.

MONTREAL, 31 MAI 1842.

No. 28.

ENSUITE DE LA FÊTE-DIEU.

“Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle.... C'est ici le pain descendu du Ciel. Ce n'est pas comme la manna que vos pères ont mangée dans le désert, et qui ne les a pas empêchés de mourir. Celui qui mange de ce pain-ci vivra éternellement.”

Jésus-Christ parlait ainsi dans la ville de Capharnaüm, et préparait les siens à comprendre et à recevoir cette nourriture céleste qu'il devait laisser à son Eglise,

Une année s'était écoulée, et, se voyant à la veille de mourir, Jésus-Christ résolut de réaliser enfin ce grand dessein de son amour, l'institution de l'Eucharistie.

C'était le jeudi soir.

Ayant pris du pain, il le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en leur disant : “Prenez et mangez, ceci est mon corps qui est donné et qui sera livré pour vous.”

Il prit de même la coupe et leur dit : “Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu en faveur de plusieurs pour la rémission de leurs péchés.

Et

Les apôtres exécutèrent fidèlement le commandement de Jésus-Christ, et le mystérieux sacrifice de la Cène est resté la première et la plus ancienne fête de l'Eglise.

Mais dans cette fête long-temps continuée sous le nom de Pâques, en mémoire du grand sacrifice de la croix, furent compris les trois mystères de l'Eucharistie, de la Passion et de la Résurrection ; le jeudisaint lui demeura consacré, ainsi qu'aux cérémonies de l'absoute, à la bénédiction des saintes huiles et au lavement des pieds, et les choses se maintinrent en cet état jusqu'au treizième siècle, où fut créée une fête spéciale de l'Eucharistie, qui néanmoins était célébrée tous les jours de l'année sur les autels.

Et elle fut nommée la fête du Saint-Sacrement, vulgairement Fête-Dieu.

Donc, en 1208, une jeune fille de seize ans, la bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon, religieuse hospitalière aux portes de la ville de Liège, eut une intime révélation qui la pressait de solliciter auprès des ministres de l'Eglise l'institution d'une fête annuelle en l'honneur du Saint-Sacrement. Vingt ans entiers, se croyant indigne, elle garda cette pensée, ou plutôt cette mission, dans son cœur. Enfin, en 1230, ayant été élue prieure de la maison du Mont-Cornillon, elle se sentit plus ferme et confia l'idée qui l'obsédait à un chanoine de Saint-Martin de Liège, très-consideré dans l'Eglise. Le chanoine fut pénétré, et bientôt après entraîna dans sa conviction le provincial des Jacobins de Liège, qui fut depuis cardinal ; l'archidiacre de l'Eglise de Liège ; Jacques Pantaléon, de Troyes, patriarche de Jérusalem, et enfin pape sous le nom d'Urbain VI ; l'évêque de Cambrai, le chancelier de l'Eglise de Paris et plusieurs autres personnages éminens.

Forte de toutes ces hautes approbations, la bienheureuse Julienne fit composer un office du Saint-Sacrement, approuvé par les principaux théologiens du pays, et en 1246 l'évêque de Liège déclara dans son synode l'établissement d'une fête particulière du Saint-Sacrement, dont il ordonna la célébration publique et solennelle dans son diocèse. Les chanoines de Saint-Martin eurent la gloire de solenniser le nouvel office dans la ville de Liège, dès l'an 1247. Puis vinrent des persécutions suscitées à la bienheureuse Julienne, qui traversèrent la célébration de la nouvelle fête.

En 1252 un décret fut publié par le cardinal Hugues légat du St. Siège, en faveur de cette institution, et appuyé deux ans après par le cardinal Capoccio, successeur de Hugues. En 1258, peu de temps après la mort de la bienheureuse Julienne, une recluse qui avait été sa confidente pressa fortement le nouvel évêque de Liège de s'employer auprès du pape, et la fête du Saint-Sacrement fut définitivement instituée par Urbain IV, à l'égal des fêtes du premier ordre ;


et recommandée comme telle à toute l'Eglise. Le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte lui fut assigné, parce que c'était le premier jeudi qui fût libre des offices du temps pascal, et qu'il convenait de prendre le jour de la semaine auquel Jésus-Christ avait institué l'Eucharistie.

Les agitations de l'Eglise ayant fait négliger le décret d'Urbain IV sous ses successeurs, quarante années se passèrent pendant lesquelles peu d'églises, excepté celle de Liège et quelques autres, célébrèrent la nouvelle fête. Mais en 1311 le concile général de Vienne, voulant la rétablir, fit recevoir et confirma la bulle d'institution qu'avait donnée Urbain, et elle fut acceptée par tous les prélats du concile qui représentaient l'Eglise universelle, en présence des rois de France, d'Angleterre et d'Arragon.

L'office de cette fête, composé par St. Thomas d'Aquin, s'est maintenu dans l'Eglise : le peu de changemens qu'il subit ont été ordonnés par Pie V. On le regarde communément comme le plus régulier et le plus beau de tous les offices de l'Eglise. Tout y est admirable : l'énergie et l'onction avec lesquels y est apprécié tout le mystère eucharistique, les proportions des parties et les rapports des figures de l'Ancien Testament aux vérités du Nouveau.

La partie la plus éclatante des offices du Saint-Sacrement, et qui contribue principalement à distinguer cette fête d'avec les autres, c'est la procession solennelle où le corps de Jésus-Christ est porté en triomphe dans les rues avec beaucoup d'appareil et une pompe très-magnifique, mais toute religieuse. Plusieurs en rapportent l'institution au pape Jean XXII, et croient qu'elle doit son origine à l'exposition du St. Sacrement que l'on commença d'en faire dans les lieux où l'on avait reçu la constitution publiée par Urbain IV pour l'établissement de la fête. Il est en effet certain qu'avant cette époque le corps de Jésus-Christ n'avait jamais été exposé à la vue des peuples. On le portait quelquefois en triomphe, mais toujours renfermé dans une boîte ou dans un tabernacle.

La fête du Saint-Sacrement n'appartient qu'à l'Eglise latine. Les Grecs et les Orientaux n'ont institué rien de semblable ; on ne la trouve pas même chez les Maronites du mont Liban, quoiqu'ils fassent depuis long-temps profession de vivre soumis à l'Eglise romaine.



MEMOIRE DU R. P. LACORDAIRE,

SUR LE RÉTABLISSMENT DES DOMINICAINS, EN FRANCE.

(SUITE ET FIN.)

Dans son chapitre III il passe en revue les *travaux des Frères Prêcheurs comme prédicateurs, et leurs missions dans l'ancien et le nouveau monde.* Après avoir fait remarquer que pour faire un prédicateur ce n'est pas la rhétorique qu'il faut lui apprendre, mais une

passion qu'il faut lui donner, M. Lacordaire démontre que dans les ordres religieux c'est la passion de la vérité et la passion de l'amour des hommes qu'on recevait. Il fait observer ensuite que les Frères Prêcheurs montrèrent toujours la plus grande habileté à saisir le genre de prédication qui convenait à leur tems, à leur auditoire. Nous allons citer ce passage qui est une justification indirecte de M. Lacordaire lui-même, passage auquel, au reste, nous donnons une entière adhésion.

La vérité est une sans doute, et dans le ciel son langage est un comme elle-même. Mais ici-bas elle parle des langues diverses, selon la disposition des esprits qu'elle veut persuader. Elle ne parle pas à l'enfant comme à l'homme fait, aux barbares comme aux peuples civilisés, à un siècle rationaliste comme à un siècle plein de foi ; et pour mieux en entendre la raison, il faut remarquer deux points principaux dans les intelligences : l'un par où elles s'éloignent de la vérité, l'autre par où elles y tiennent encore, si faiblement que ce soit. Ces deux points varient d'esprit à esprit. Cependant à chaque époque caractéristique de la vie des hommes et de la vie des peuples, c'est à-peu-près par les mêmes endroits que les intelligences s'écartent et s'approchent de la vérité. Un mouvement commun les emporte, et leur fait subir des révolutions semblables. Or, de même que le navigateur doit connaître la position variable de la terre par rapport au ciel, quiconque a mission de répandre la vérité doit savoir quel est le pôle que l'esprit humain penche vers Dieu, quel est celui qu'il en détourne, quelle est, dans cette situation commune, l'inclinaison particulière de chaque intelligence. Autrement la vérité y tombe à faux, et n'y produit rien.

L'auteur passe ensuite rapidement en revue les immenses travaux des Frères Prêcheurs dans les deux mondes, qui ont tour à tour admiré ou vénéré St. Hyacinthe apôtre du Nord, St. Pierre de Vérone, mort martyr, Jean de Vicence, St. Ambroise de Sienne, Henri Souzo, Jean Tanlère, St. Vincent Ferrier, et pour clore dignement cette liste le fameux Barthélemy de *Ias Casas*.

Le chapitre IV est consacré à parler des travaux des *Dominicains comme docteurs*, et est consacré presque entier au grand théologien, surnommé à bon droit *l'ange de l'école*, frère Thomas d'Aquin. La réputation de l'ordre en science et en orthodoxie, fut si grande, que du vivant même de St. Dominique, on l'avait appelé *l'ordre de la vérité*.

Dans le Vc. chapitre, M. Lacordaire passe en revue les *artistes, évêques, cardinaux, papes, saints et saintes donnés à l'Eglise par l'ordre des Frères-Prêcheurs*. Nous citerons seulement les noms de fra Angelico de Fiesole, fra Bartholomeo, fra Benedetto, et nous y ajouterons qu'à la fin de 1525 on faisait le calcul que l'ordre de St. Dominique avait donné à l'Eglise 66 cardinaux, 460 archevêques, 1236 évêques, 4 présidens de conciles-généraux, 25 légats *à laterr*, 80 nonces apostoliques, un prince électeur du saint empire romain, et 4

papes, qui tous, quoique dans des circonstances diverses, ont soutenu avec honneur le poids de la dignité pontificale.

Le chapitre VI traite de l'*Inquisition*. Déjà fort abrégé dans l'ouvrage de M. Lacordaire, nous ne pouvons l'analyser de nouveau ici ; nous en ferons connaître le fonds et les conclusions ; l'état de la question, le voici clairement posé :

On accuse St. Dominique d'avoir été l'inventeur du tribunal de l'inquisition ; on accuse les Dominicains d'en avoir été les promoteurs et les principaux instrumens ; on les rend comptables en particulier des excès de l'inquisition espagnole.

Or, M. Lacordaire prouve par des pièces à l'abri de tout soupçon, en particulier par le *rapport fait au sein des cortès espagnoles* et par l'autorité du protestant Philippe Lamborch, historien de l'inquisition :

1. Que St. Dominique n'a point été l'inventeur de l'inquisition, n'a jamais fait aucun acte d'inquisiteur :

2. Que les Dominicains n'ont pas été les promoteurs et les principaux instrumens de l'inquisition.

3. Et que, bien loin d'être responsables des excès de l'inquisition espagnole, ils en furent éloignés par les rois d'Espagne, dès que ces rois transformèrent ce tribunal en une institution nouvelle et politique, qui exigeait des serviteurs plus dépendans que des religieux.

Et maintenant citons encore la belle *conclusion* du mémoire de M. Lacordaire.

J'ai dit sans crainte à mon pays ce que je me propose et ce que je pense. Je crois qu'il a des raisons de m'être favorable. A toutes celles que je lui ai données, je n'en ajouterai plus qu'une. Une des bases de la société moderne est la division illimitée des propriétés par le partage égal entre les enfans, et l'admission de tous les citoyens aux fonctions sociales par voie de concurrence ; ces deux principes ne sauraient fléchir sans que la société moderne fût attaquée dans son essence. Or, tout justes et nécessaires qu'ils soient, ils ont leurs inconvéniens, parce que rien sur la terre n'est exempt d'une certaine infirmité, qui est le germe de la mort mêlé à la vie. De même de la division des propriétés résulte, avec un accroissement de la population, une atténuation de la fortune des familles. Presque personne naissant en France n'a une existence assurée par ce seul fait, et, d'un autre côté, l'Etat n'est pas assez riche pour accorder à toutes les ambitions qu'engendrent le besoin et la libre concurrence une part honorable de la fortune publique. Il est impossible que cet état de choses n'amène de grandes souffrances morales. Rien n'est beau comme le testament d'Alexandre : *Au plus digne*, mais rien n'est triste comme le partage réel de sa succession entre ses capitaines. Nous assistons à un spectacle pareil. Il suffit d'avoir vécu parmi la jeunesse pour savoir les angoisses qui assiègent ces cœurs à qui tout est ouvert, et dont beaucoup pourtant n'entreront pas. La paix générale, destinée à être un jour plus solide qu'elle n'est aujourd'hui, augmente encore ces causes de malaise. Pourquoi, lorsqu'il en est ainsi, fermerait-on à la jeunesse l'issue de

la vie commune ? Nous avons des fortunes trop petites, unissons-les. Nous souffrons de la lutte sociale, sortons-en. Personne jusqu'ici n'a paru s'opposer aux associations de simple travail : pourquoi s'opposerait-on aux associations où la religion serait unie au travail ? Serait-ce donc que les choses les plus naturelles deviennent illégitimes dès que le Christianisme y entre comme élément ?

On ferait de vains efforts pour se le dissimuler : les associations religieuses, agricoles, industrielles, sont les seules ressources de l'avenir contre la perpétuité des révolutions. Jamais le genre humain ne reculera vers le passé ; jamais il ne demandera secours aux vieilles constitutions aristocratiques, quelle que soit la pesanteur de ses maux ; mais il cherchera dans les associations volontaires, fondées sur le travail et la religion, le remède à la plaie de l'*individualisme*. J'en appelle aux tendances qui se manifestent déjà de toutes parts. Si le gouvernement laisse à ces tendances généreuses, tout en les surveillant, l'essor qu'elles sollicitent, il prévendra de grandes catastrophes. La nature humaine a cela d'admirable, qu'elle porte en elle-même le remède avec la maladie. Laissons-la faire un peu, et ne repoussons pas cette parole de l'Écriture : *Dieu a créé guérissables les nations de la terre*.

Je crois donc faire acte de bon citoyen, autant qu'acte de bon catholique, en rétablissant en France les *Frères Prêcheurs*. Si mon pays le souffre, il ne sera pas dix années peut-être avant d'avoir à s'en louer ; s'il ne le veut pas, nous irons nous établir à ses frontières, sur quelque terre plus avancée vers le pôle de l'avenir, et nous y attendrons patiemment le jour de Dieu et de la France. L'important est qu'il y ait des *Frères Prêcheurs* français, qu'un peu de ce sang généreux coule sous le vieil habit de Saint Dominique. Quant au sol il aura son tour ; car la France arrivera tôt ou tard au rendez-vous prédestiné où la Providence l'attend. Ce qu'a prédit M. de Maistre s'accomplira : La France sera *très chrétienne* l'Angleterre catholique, et l'Europe chantera la messe à Sainte-Sophie. J'y crois, et je ne suis pas pressé.

Quel que soit le traitement que me réserve ma patrie, je ne m'en plaindrai donc pas. J'espère en elle jusqu'à mon dernier soupir. Je comprends même ses injustices, je respecte même ses erreurs, non comme le courtisan qui adore son maître, mais comme l'ami qui sait par quels nœuds le mal s'enchaîne au bien dans le plus profond du cœur de son ami. Ces sentiments sont trop anciens en moi pour y périr jamais, et dussé-je n'en pas recueillir le fruit, ils seront jusqu'à la fin mes hôtes et mes consolateurs.

Nous l'avouons, ces nobles paroles tour à tour rayonnantes de foi, de zèle, de désintéressement, d'humilité, de sacrifice, nous ont merveilleusement charmé. En les lisant, la plupart des objections que nous faisons à l'œuvre de M. Lacordaire, sont successivement tombées ; et pourtant nous disons encore : notre siècle est-il bien fait pour goûter toutes ces raisons ; est-il assez juste pour accorder à de pauvres religieux place au soleil paternel ; ses yeux sont-ils assez forts pour supporter le débile éclat d'une robe blanche traversée d'un scapulaire noir ; a-t-il assez de christianisme pour être témoin de la vie pénitente d'un dominicain ? Hélas ! nous ne

savons, mais il faut le mettre à l'épreuve, et personne n'est plus en état que M. Lacordaire de faire réussir cette œuvre de bien. Déjà nous pouvons le dire, un commencement de succès a présidé à sa naissance, et des associés se sont présentés en foule, mettant à sa disposition leurs talens, leur bonne volonté pour le bien, et une fortune qui assurerait pour long-tems l'existence de la famille. Ainsi donc, accompagnons notre frère de nos vœux sur la route qu'il parcourt en ce moment, et puisse le Seigneur bénir sa pensée, et faire prospérer ses prières et ses travaux.

Annales de Philosophie Chrétienne.



Nous recevons aujourd'hui une lettre d'un de nos amis qui retrace fidèlement, nous dit-il, les dernières paroles prononcées à Bordeaux, par l'éloquent Frère Prêcheur. Les voici telles qu'elles nous sont transmises :

“MONSIEUR,

“ Je remets entre les mains de Votre Paternité Révérendissime, la portion de votre troupeau que vous m'avez confiée pour la nourrir de la parole de vie. Je suis heureux d'avoir été associé pour un peu de temps à vos travaux apostoliques, aux vues élevées et aux sentimens généreux que vous apportez dans l'administration des affaires de l'Eglise, depuis le jour où la Providence divine vous désigna pour y prendre part. Etranger à tout autre esprit que l'esprit doux et conciliant de l'Eglise, vous n'avez rien poussé de ce qui pouvait la servir ; c'est un hommage que je vous dois, que je vous rends avec joie : Votre Paternité Révérendissime daignera l'accueillir, non comme un éloge, mais comme l'expression de ma vive et sincère reconnaissance. Elle y mettra le comble, en accordant encore une fois à ce grand peuple et à moi-même sa paternelle bénédiction.”

À la suite de ces adieux, Mgr. l'archevêque de Bordeaux a prononcé d'une voix émue mais sonore l'allocution suivante :

“ Avant de vous bénir, N. T. C. F., et de laisser descendre de cette chaire l'infatigable apôtre qui vient d'être pour vous l'instrument de tant de miséricordes, permettez que je sois l'interprète des sentimens qui surabondent dans votre cœur comme dans le cœur de votre évêque.

“ Homme de Dieu, bon père, dont la parole brûlante a fait tant de bien à nos enfans, soyez le premier que nous bénissons. Vous venez de dire que l'éloquence est fille de la passion ; une double passion a dévoré votre cœur, l'amour de Dieu, l'amour de vos frères, et vous avez été éloquent. Non seulement vous avez réjoui notre cœur, mais vous nous avez rendu, par les succès bénis de votre ministère, le plus heureux des évêques.

“ Cet étonnant concours, ce ministère spécial de la mission évangélique, ces saints frémissemens, ces sympathies, ces larmes...; ces magistrats, ces vieillards, ces hommes aux nobles antécédens, toutes ces supériorités intellectuelles accourues pour vous entendre, cette génération si pleine d'espérance, sa présence si grave, si attentive, nos frères séparés eux mêmes, à qui

vous avez parlé avec tant d'amour, parce que vous saviez que nous les aimions, et qui n'ont pas pu ne pas s'écrier en vous entendant : La vérité est là ; l'ignorance, la superstition, le fanatisme, le mensonge, ne sauraient ainsi parler le langage de la vérité, de la conviction, de l'amour ! enfin, tout ce qui porte ici de l'élevation dans les idées, de la dignité dans les mœurs, de la conscience dans les études, rend un témoignage à la puissance divine de la foi, à ce besoin religieux qui nous presse et nous travaille. . . .

Le tems, qui si rapidement s'écoule, N. T. C. F., emporte les hommes et la parole qu'ils firent entendre, mais la vérité demeure.

Et quand on a médité, comme vous venez de le faire, l'histoire du catholicisme, depuis son origine jusqu'à nos jours, quand on a étudié cette action divine qui, toujours présente, défend et conserve le dépôt des enseignemens révélés à travers le bouleversement des âges. . . .

Après les heures silencieusement écoulées dans cette enceinte, on se surprend à ne plus vouloir répudier les titres qui nous font membres d'une société, seule dépositaire de ce qui nous reste de puissance et de vie ; on se dit convaincu qu'en Dieu seul et par le lien seul d'une autorité infaillible les hommes *sont un* ; hors de là, et sans une même foi, ils sont division, trouble, désordre, individualisme, solitude, ténèbres, chaos, agonie, mort.

Bordeaux ! Bordeaux ! ou mieux encore, élargissons notre cœur, appelons le pays tout entier, France ! France ! patrie de tant de gloire, objet de tant d'amour et de sollicitude de la part de tes pontifes et de tes prêtres, puisses-tu voir la pensée catholique t'embellir encore et surtout raffermir l'édifice social depuis si longtems ébranlé ! Bordelais, il vous appartient de hâter puissamment l'accomplissement de nos vœux. Il me semble que toute initiation généreuse vous est dévolue en ce moment. La France entière a su votre empressement, non pas de quelques jours, mais de plusieurs mois autour de cette chaire, les démarches, les démonstrations honorables d'une jeunesse au cœur ardent et généreux.

Suivez la foi qui vous appelle, suivez-la jusqu'à ce sanctuaire de réhabilitation et de vie où elle vous attend. Plus de sentiment vague de religiosité, d'admiration stérile, mais une religion d'action, de pratique, de dévouement. Soyez chrétiens, soyez généreux jusqu'au sacrifice, et vous trouverez au lieu de ce vil affreux qui désolait votre âme, un bien-être consolateur, une douce paix, seuls trésors véritables de l'homme ici-bas.

C'est l'unique vœu, le désir immense de votre évêque, dont le cœur est largement ouvert pour vous aimer, et dont la main est levée pour vous bénir.

Univers.

—Le P. Lacordaire, en se rendant de Bordeaux à Paris, s'est arrêté à Tours, où il a prêché, le 15 avril, dans la métropole, un sermon de charité en faveur de la colonie agricole de Mettray. Le soir, le P. Lacordaire a visité la conférence de Saint-Vincent de Paul, à laquelle il a adressé une courte allocution.

« Je vous engage à continuer votre œuvre, a-t-il dit, et je prie l'élite de cette ville qui m'entoure ici, si elle ne fait pas encore toute entière partie de la société de Saint-Vincent de Paul, de vouloir bien y entrer. Cette société a pour but de soulager et d'éclairer la classe pauvre. La classe pauvre, c'est

l'ennemi qui agite la société. Toujours et en tout temps, la question du prolétariat a été discutée. Dans la Grèce, dans l'ancienne Rome, elle est restée problématique. La religion chrétienne seule a pu résoudre cette question, par la charité, en mettant le riche de niveau avec le pauvre ; car il n'y a plus que des frères, des sœurs qui s'aiment et se rapprochent par un double lien de foi et d'amour."

M. l'abbé Dufêtre, vicaire-général-capitulaire, a invité le P. Lacordaire à revenir bientôt à Tours, pour y faire un séjour plus prolongé.

—Le P. Lacordaire a quitté Paris le 28 avril. Il devait passer au Bosco, où les Dominicains français étaient réunis, l'intervalle qui va s'écouler jusqu'à la station de l'Avent, qu'il doit prêcher à Nancy. Il ne s'est fait entendre, à Paris, que dans une réunion du Cercle catholique. — *Ami de la Religion.*

PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU.

Dimanche eut lieu à la paroisse de Montréal la procession la plus splendide qui se soit, dit-on, jamais vue ; et pour comble de bonheur, Dieu favorisa du plus beau tems la piété de ses fidèles serviteurs, un grand jour de sa fête. C'est ainsi que l'Église catholique place à certains intervalles, des fêtes destinées, ce semble, à rafraîchir l'esprit fatigué de l'homme, et à rendre à son cœur la flamme presque éteinte par le froid contact des choses de la terre. On dirait que dans notre exil, elle ait voulu rendre plus léger le poids de nos peines et abréger notre pénible chemin, en nous montrant comme l'ombre des beautés et des biens de la patrie. Et ces pompes quand les déploie-t-elle avec plus de majesté qu'au jour de la Fête-Dieu ; au jour où tous les chrétiens qui adorent le Sauveur Jésus, accourent pour donner à la solennité un éclat plus magnifique ? Mais il est plus facile d'admirer le spectacle empreint d'une sainte et sublime beauté que nous eûmes Dimanche qu'il n'est possible d'en décrire les nombreux détails d'une façon convenable.

Car, comment redire ce nombreux et brillant cortège, s'avancant au milieu des rues comme pour un triomphe ; ces rues rendues semblables à d'ombreuses et immenses avenues ; ces arcs de triomphe que surmonte la croix ; ces étendards, ces bannières de tout nom de toute destination, de toute couleur, flottant au-dessus des rangs de cette milice sainte ? Qu'il était beau de voir, marchant à la suite de la croix, en ce jour de triomphe, les diverses confréries avec leurs insignes ; les élèves du collège, cette intéressante jeunesse, l'espoir de ce pays ; ces bons frères de la doctrine chrétienne, dont la pauvre robe noir tranchait d'une manière si frappante sur les riches et brillans costumes qui les entouraient ; ce chœur de jeunes lévites dont l'encensoir fumait devant la victime comme un symbole d'une ardente prière ; ces enfans qui avec les fleurs qu'ils répandaient sur le chemin du Sauveur, semblaient lui offrir les pures et délicates fleurs de leur printemps et de leur innocence ! Puis venait ce majestueux clergé

avec ses vêtemens du sacrifice, ces prêtres de la loi nouvelle, entourant le pain de vie que leurs paroles ont fait si souvent descendre du ciel, que leurs mains ont distribué à tant d'âmes qui avaient faim, et dans lequel ils ont puisé leur force au jour du combat. Et enfin sous un dais éclatant d'or et de richesse s'avancait le pontife du Christ, Mgr. de Toronto, escorté de ses ministres sacrés, comme un prince de la terre de sa garde d'honneur, portant dans ses mains le Sauveur vers lequel se dirigeaient tous les regards, au devant duquel volaient tous les cœurs. Comment redire tout cela ? Comment redire cette ravissante musique militaire jetant aux échos de l'air des torrens d'harmonie, ces chants sacrés du clergé, ces cloches sonores mêlant du haut des tours leurs grandes voix aux humbles voix de la terre, ces canons lançant leur éclatant bruit de guerre au milieu de ce concert sublime ; ces commandemens des officiers, ces honneurs militaires au passage du saint des saints, au moment des solennelles bénédictions ; ces décorations, cette foule innombrable, variée, éclatante, avide de contempler le plus beau des spectacles ; comment donner de toute cette pompe une idée à ceux qui n'ont pu la voir et l'admirer. On nous approuvera de ne pas l'entreprendre.

Nous ne pouvons passer sous silence la station à la chapelle des Sœurs-Grises. On nous avait bien dit que tout en serait charmant, mais la réalité a dépassé notre attente : la richesse et le bon goût des décorations de cette chapelle feraient seuls la réputation de cette communauté, si depuis longtemps on n'avait épuisé l'éloge en faveur de son mérite et des talens qu'elle renferme. Un motet magnifique fut chanté par les Religieuses avec la perfection d'exécution que l'on sait.—Un autre motet fut chanté à la station des Récollets par des chanteurs irlandais avec le talent et l'intelligence de vrais artistes.

Voilà, non point ce que fut cette fête triomphale du catholicisme, mais une esquisse de ses principaux ornemens. D'autres diront le coup-d'œil imposant que devait présenter le cortège, dans certaines rues surtout où il pouvait se déployer dans tout son éclat ; l'ordre et la décence qui régnaient dans tous les rangs, protégés qu'ils étaient par une compagnie d'infanterie et un piquet de cavalerie ; d'autres parleront de certaines beautés de détails qui ont du nécessairement nous échapper.

—On nous communique, sur la mission de saint Georges, quelques renseignemens qui prouvent que l'œuvre de régénération se continue avec un succès toujours croissant.—“La mission de saint Georges a été un champ de victoire pour la croix. . . ! Quatre abjurations, 1700 communions au moins, 500 confirmations, . . . les mauvais livres livrés aux missionnaires pour être détruits, l'erreux et l'apostasie abattues ; . . . une croix de trente-six pieds portée en triomphe et plantée pour être un monument immorel de tant de bé-

nédictions ; tels furent quelques uns des résultats de la mission. On vit de fervens chrétiens venir de vingt lieues, à pied, pour chercher leur part de grâce et de sanctification ; de faibles femmes compter pour rien la longueur et les fatigues du chemin, et tout abandonner pour l'unique chose nécessaire”.

Nous attendons de plus amples détails sur cette mission. Nous sommes heureux d'avoir à constater tout d'abord ces précieux résultats, les nouveaux et constans triomphes de la croix et du catholicisme en ce pays.—Les RR.PP. Oblats ont du commencer dimanche la mission de Ste. Elisabeth.

—o—

NOUVELLES DIVERSES.
 —o—

—On écrit de Rome, 9 avril :

“ Le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, arrivera ici le mois prochain pour recevoir des mains du Saint-Père le chapeau de cardinal. Le roi de Bavière est attendu ici, mais il ne restera que 12 heures.”

—Le 28 mars, une touchante cérémonie a eu lieu à Civita-Vecchia dans l'église de Saint-Antoine des Mineurs conventuels. Vingt jeunes Français militaires-marins de la corvette *le Grenadier*, qui se trouve dans le port, ont fait leur première communion, après avoir été instruits par les soins de Mgr. Rossi, délégal apostolique, et du P. Bitauld, mineur conventuel. Mgr. Rufi Bocci, évêque d'Auria et sufragant de ce diocèse, leur a administré les sacremens d'eucharistie et de confirmation. Le recueillement et la dévotion de ces jeunes marins ont rempli d'édification non-seulement le corps d'officiers de la corvette, mais aussi tous les fidèles qui se trouvaient présens.

FRANCE.—Deux ordonnances récentes portent réception des brefs qui confèrent à Mgr. Bernet, archevêque d'Aix, et à Mgr. Bouvier, évêque du Mans, les titres d'évêque assistant au trône pontifical et de comte romain.

—On parle à Rennes d'un duel théologique, à l'instar de celui de Bossuet et de Jurieu. Il y a en ce moment à Rennes un prédicateur d'un grand talent, M. de Cossigny, qui a prêché le carême à Saint-Sauveur. Il paraît qu'il a attaqué dans ses sermons les principes du protestantisme ; c'était son droit et son devoir. Or les protestants se sont émus de ces critiques, et M. Manauld, leur pasteur, a, dit-on, écrit à M. de Cossigny, pour lui proposer une conférence publique dans laquelle ils respecteraient d'ailleurs les dogmes.

—Mgr. de Mazenod, évêque de Marseille, s'est embarqué pour Turin, où doit être célébrée une fête religieuse fort imposante : c'est celle de l'exhibition solennelle du saint Suaire rapporté des croisades par un prince de la maison de Savoie. Cette cérémonie, qui n'a lieu qu'à de longs intervalles, réunit toujours un grand nombre de prélats piémontais. L'invitation spéciale qui a été, dit-on adressée à Monseigneur, s'explique par les soins dévoués qu'il donne aux nombreux Génois et Piémontais établis dans notre ville, et les différens établissemens que sa sollicitude a consacrés. On sait que cette même sollicitude lui avait valu la croix de commandeur de Saint-Lazare.

—Le mardi 3 mai, à 8 heures et demie, une messe a été célébrée à Saint-Sulpice par Mgr. l'archevêque, pour rendre grâces à Dieu des succès toujours croissans de la Propagation de la Foi dans les pays d'outre-mer et chez les nations infidèles, et pour le prier de continuer à répandre ses bénédictions sur cette œuvre, qui est la première de toutes puisqu'elle n'est rien moins que la continuation de la mission de notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre.

Cette messe a été suivie d'un sermon en faveur de l'œuvre, par M. l'abbé de Ravignan.

Après le sermon, il a été dit une messe basse au chœur, à l'intention des missionnaires et des souscripteurs décédés.

Il a été dit aux mêmes intentions, à huit heures précises, des messes basses dans toutes les paroisses de Paris et dans l'église des Invalides.

—M. Pierre-Denis Boyer, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, né le 19 octobre 1766, est mort à Paris le dimanche 24 avril.

M. l'abbé Boyer était l'oncle maternel de Mgr. l'archevêque de Paris.

—Le premier mercredi après le dimanche de Pâques, on a vu sortir de l'église de la Charité de Lyon, vers huit heures de la matinée, la plus touchante procession qui se fasse en cette cité.

On n'y voit qu'une bannière : elle ouvre la marche, elle représente la Vierge bénissant l'hospice qui lui est consacré ; elle est suivie de trois cents femmes et de deux cents hommes tous de 72 à 80 ans ; puis, de deux cents sœurs Hospitalières qui se sont faites les servantes des infirmes et les mères adoptives des enfans exposés ; puis, de MM. les médecins attachés à l'hospice ; puis, d'un grand nombre d'enfans, de jeunes gens ; puis, de frères visiteurs et servans, hommes aux cœurs dévoués ; puis, du clergé consacré à administrer des secours religieux à tous ceux qui en ont besoin.

Un vieillard, lassé par la route et les ans, était forcé de demeurer en arrière, on lui dit : " Bon père, renoncez à votre pèlerinage, vous ne pourrez achever. — Non, dit-il, laissez-moi grimper la montagne sainte ; c'est sans doute pour la dernière fois que je saluerai ma mère ! "

La procession à Fourvières est un des événemens de l'hospice de la Charité. Huit jours avant, les orphelins, en se rencontrant, se disent avec une indicible joie : " Mercredi, nous irons voir notre mère de Fourvières !... "

Cette procession est l'accomplissement d'un vœu solennel fait en 1551, alors que le scorbut régnait dans l'hospice de la Charité de Lyon et dévorait la moitié des orphelins, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de douze ans. Depuis le jour où ce vœu fut émis, il a été exaucé, et chaque année aussi se fait la procession à Notre-Dame de Fourvières.

—*Diocèse de Nancy.*—Un jeune Israélite, touché de la grâce, s'est appliqué, pendant ses heures de loisir, à étudier la lettre du catéchisme. Il s'est ensuite présenté à M. l'abbé Griser, curé de Sarrebourg ; et, comme ses occupations du jour ne lui permettaient pas d'aller entendre à son gré les instructions de ce digne ecclésiastique, il dérobaît au sommeil le temps nécessaire pour se pénétrer des grandes vérités du christianisme. Le lundi de Pâque, il a reçu le baptême, dans l'église d'Archeviller, des mains de l'ancien curé de la paroisse, M. Griser, et le second dimanche après Pâque on l'a vu avec une édification nouvelle s'approcher de la sainte table au milieu des enfans qui faisaient ce jour là leur première communion.

—On écrit de Rouleigne à la *Gazette de Flandre et d'Artois* :

“ Le séjour de S. Em. le cardinal-évêque d'Arras dans notre cité a été marqué par un événement bien consolant pour la religion : hier, M. Orefly docteur en médecine, Anglais d'origine, domicilié en notre ville, a fait, entre les mains de M. le cardinal-évêque d'Arras, abjuration de l'hérésie de Calvin pour s'attacher à la religion catholique, apostolique et romaine. Le vénérable prélat lui a administré lui-même le sacrement de baptême et l'a ab-sout publiquement de l'hérésie qu'il avait professée.

Son Eminence, avant de nous quitter, a nommé chanoine honoraire d'Ar-ras M. l'abbé Delrue, vénérable vieillard attaché à l'établissement de M. Hassreingues.”

—On lit dans le *Réparateur de Lyon* :

La circulaire suivante a été distribuée dans les casernes et dans les divers postes de la ville :

“ Braves soldats !

“ Vous avez à remplir des devoirs religieux. . . . Ils vous donneront force et courage pour accomplir vos devoirs militaires, et pour prix l'immortalité. Des frères qui, sous d'autres uniformes que les vôtres, vous sont dé-voués, vous invitent à des instructions qu'ils vous adresseront dans l'église de la Charité. . . . Vos chefs autorisent votre présence à ces réunions, qui sont exclusivement destinées aux militaires.”

—Depuis quelques années, un jeune ecclésiastique de Lyon a entrepris pour les enfans de troupe un système régulier d'instructions religieuses. Les chefs de corps se sont toujours empressés d'encourager ses efforts. Le lundi de chaque semaine, les régimens envoient autour de lui leur contingent de 15 à 20 enfans, sous la conduite d'un sous-officier. Celui-ci choisit parmi les militaires qui ont conservé leur foi et leurs principes, exerce ensuite au quartier, dans l'intervalle des réunions, l'office de *catéchiste-répétiteur*. La discipline met dans toute la suite de cette œuvre l'ordre le plus parfait. Aussi, les progrès sont rapides, et la science du ciel n'a pas de peine à s'inculquer dans ces jeunes têtes formées dès l'enfance à l'exactitude et à la ponctualité.

Cette année, vingt enfans de troupe devaient faire leur première communion ; trente-deux devaient recevoir le sacrement de la confirmation. Les instructions faites par de jeunes séminaristes, heureux de préluder ainsi aux exercices du sacerdoce, avaient été suivies et le seront toujours dorénavant dans une des salles du grand séminaire.

La cérémonie a eu lieu, le 21 mars, dans la jolie église des Frères des Ecoles chrétiennes.

C'était un touchant spectacle que celui de ces jeunes enfans en uniforme, rangés en ligne au milieu du chœur richement décoré pour ce jour de fête. Dans des stalles, des officiers de chaque régiment qui venaient les conduire vers l'autel en qualité de tuteurs ; dans les stalles vis-à-vis, les bons et dignes sous-officiers qui avaient tant fait pour cette tâche de salut : dans les tribunes, la musique du 29^e. Et quel bonheur pour les ecclésiastiques qui se sont voués à cette sainte entreprise, de pouvoir présenter cette assemblée à S. Em. le cardinal, dont les paroles et le regard révélaient toute la joie qu'il éprouvait de présider une pareille solennité ! Après la confirmation, son

Eminence a voulu laisser à ses enfans un signe sensible qui leur rappelle dans l'avenir les douces émotions du passé.

Ce souvenir, quelque précieux qu'il soit, suffira-t-il pour protéger ces enfans contre tous les périls qui les attendent ? La vie du soldat est essentiellement nomade. Il est vrai que, dans quelques autres centres militaires, la même œuvre qui porte tant de fruits à Lyon a été comprise et accomplie. Mais cette mission sainte ne pourrait-elle pas s'étendre partout ? Les enfans de troupe retrouveraient en chaque séjour un drapeau, des pères, des camarades, pu plutôt des frères, et, comme ils sont tous appelés par leur position à entrer dans l'armée, quelle espérance inspirerait cette vaste pépinière de soldats chrétiens !

Comment le gouvernement ne comprend-il pas, ajoute l'*Ami de la Religion*, qu'il dépend de lui de placer dans chaque régiment un centre et un foyer d'instruction religieuse, en rétablissant les aumôniers qu'on a supprimés avec une si aveugle légèreté ?

— On lit dans la *Gazette de Metz* :

« Les succès de la loterie de Saint-Vincent de Paul vont toujours croissant ; le 5, il y avait 5,000 billets, et le nombre des objets formant les lots gagnans s'élevait à 486. Une charmante cassolette en or a été offerte au nom des élèves de l'école d'application ; (1) pendant ce temps, des revendeuses de la halle apportent des fruits, des œufs, des fleurs qui figurent maintenant à côté des autres comestibles que les gourmets convoitent de l'œil en visitant le bazar. »

— M. le maréchal Moncey et M. Humann, que la mort a tout récemment enlevés, avaient des sentimens chrétiens.

Le maréchal se plaisait, dans ses vieux jours, à raconter les services qu'il avait rendus aux envoyés du Saint-Siège, qui venaient en France traiter avec Buonaparte des intérêts de la religion. Il ne racontait pas avec moins de plaisir la popularité qu'il avait acquise en Espagne en faisant respecter par nos armées les églises et les prêtres.

Gouverneur de l'hôtel royal des Invalides, il se plaignait souvent en secret de ce que sa paralysie l'empêchait d'assister régulièrement aux offices, et d'y attirer par son exemple toutes les personnes de l'hôtel qui auraient voulu l'imiter. Les Invalides avaient toujours vu le pieux maréchal accomplir exactement le précepte de la communion pascale ; mais jamais ils ne l'avaient vu faire pour cela ce qu'il a fait cette année pendant la Semaine-Sainte. Malgré ses quatre-vingt-huit ans et ses infirmités, malgré un temps affreux capable d'arrêter le voyageur le plus intrépide, on le vit partir de son château de Baillon pour venir à Paris trouver son confesseur et recevoir le Jeudi-Saint la divine Eucharistie.

Nous n'avons pas besoin de dire après cela que le maréchal Moncey est mort en bon chrétien. Il a reçu les derniers sacremens avec une véritable ferveur, et a témoigné la plus vive reconnaissance à Dieu et à l'ecclésiastique qui a eu le bonheur de les lui administrer.

M. Humann, dont le frère est mort évêque de Mayence, et dont la sœur professait la plus haute piété, avait fait, il y a plusieurs années, à Einsidlen, en Suisse, une confession générale, et il était resté fidèle aux sentimens qui

(1) Une des branches de l'école du génie militaire.

la lui avaient inspirée. Lorsque M. le baron Théodore de Bussière, protestant, dont le cœur s'ouvrait déjà à la vérité, lui demanda sa fille, M. Humann oubliant toutes les autres qualités du prétendant, répondit : " Commencez par vous avouer catholique." On sait quelle fut la conversion, et quel est l'éclat de la piété de M. de Bussière, devenu, entre les mains de Dieu, l'instrument de la conversion miraculeuse du jeune Ratisbonne. M. Humann n'oubliait pas ses devoirs de chrétien, au milieu des préoccupations de la politique. Chaque matin, avant de commencer son travail administratif, il faisait une lecture dans un livre de prières catholiques, écrites en allemand. Le jour même où il a été subitement frappé, le signe de son livre a prouvé qu'il avait dû méditer sur l'incertitude du moment de la mort, et sur la nécessité de s'y préparer. Il y a tout lieu de croire qu'elle ne l'a point pris au dépourvu.

Il est bon de constater les sentimens, et surtout les habitudes chrétiennes d'hommes tels que MM. Moncey et Humann, l'un mort au faite de la gloire militaire, et l'autre au premier poste de l'Etat. Il y a, dans ces faits, de grands exemples à suivre : et d'ailleurs, en apprenant à la France que les personnages revêtus des plus hautes dignités du pays se sont humiliés au pied de la religion, on lui apprend à ne pas désespérer de l'avenir.

— On lit dans le *Journal de l'Asin* :

" Nous avons aujourd'hui de douloureuses nouvelles à donner de l'un de nos compatriotes parti pour les missions de la Polynésie. M. l'abbé Chanel, de Montrevel, âgé de 39 ans, prêchait l'Évangile avec courage au sein des populations barbares ; il avait même obtenu le titre de préfet apostolique de l'Océan, et allait voir ses travaux couronnés de succès, lorsqu'il est tombé martyr et victime de son dévouement. La lettre qui annonce sa mort s'exprime en ces termes :

Le P. Chanel s'était établi à l'île de Futuna. Il avait converti au christianisme le fils du roi ou chef de l'une de ses tribus. Le roi vint dans le village qu'habitait son fils, pour le ramener au culte de ses fausses divinités ; ses efforts furent impuissans. Sa colère se tourna alors sur le prêtre chrétien. Le lendemain, un des naturels arriva auprès du missionnaire pour le prier de panser une blessure ; l'abbé Chanel se mettait en devoir de le soulager et s'avavançait sans défiance, quand il lui fut porté un coup de casse-tête sur le front. Sa cabane était déjà entourée par des naturels armés qui s'y précipitent ; il fut renversé, percé à l'épaule d'un coup de baïonnette, enfin achevé avec un outil de menuisier qui lui brisa le crâne. Ce fut celui-là même qu'on avait envoyé perfidement réclamer son secours et qui l'avait trouvé si compatissant, qui lui porta ce dernier coup. Les autres avaient déjà mis la cabane au pillage. Ce martyr a eu lieu le 28 mai 1841.

Les deux compagnons de l'abbé Chanel, le P. Nizier et un Anglais, qui habitaient avec lui, étaient heureusement pendant ce temps, dans une autre partie de l'île à visiter un malade ; car c'est par l'exercice de la médecine, par la pratique des arts utiles, que ces courageux missionnaires travaillent à porter chez ces sauvages la civilisation avec la foi. La tribu dans laquelle ils se trouvaient les protégea jusqu'à l'arrivée d'un navire qui les a conduits à l'île Wallis, autre île de cet archipel où le nombre des conversions est déjà fort considérable."

ANGLETERRE.—On lit dans le *Globe* de Londres :

“ Un de nos correspondans, qui est en position de savoir pertinemment tout ce qui se passe dans l'Université, et dont l'intégrité est, d'ailleurs, une sùre garantie de l'exactitude de ses assertions, nous écrit qu'un nombre *très-considérable* de sous-gradés, spécialement ceux d'entr'eux qui se préparent pour les ordres, témoignent un amour profond pour les vues de l'école puséyste. Ils parlent, la plupart, d'une manière fort peu équivoque “ de leur respect pour l'*ancienne Eglise* (Rome) et pour les doctrines pratiques que les Pères de l'Eglise anglicane ont signalées comme hérétiques et dangereuses.”

—Il s'est tenu à Oxford une assemblée de catholiques, où l'on s'est occupé de répondre au mouvement religieux qui se manifeste dans cette partie de l'Angleterre. Des mesures ont été adoptées à l'effet de bâtir un temple catholique dans cette ville, si riche en souvenirs et en monumens qui attestent la grandeur et la beauté du vieux culte de l'Angleterre.

—Il est question d'ériger prochainement à Brigg une église catholique. Déjà la souscription ouverte à cet effet s'élève à une somme importante.

—Un journal anglais, l'*Oxford Chronicle*, raconte que l'évêque anglican de Worcester a écrit une lettre à M. Oldknow, curé à Birmingham, pour lui ordonner d'enlever la croix qu'il a placée dans son église, et l'inviter à se dispenser désormais de faire des genuflexions devant la table de communion (table placée dans les églises anglicanes, derrière la chaire et sur laquelle le ministre consacre le pain et le vin qu'il distribue à ses fidèles.)

—Nous apprenons, par le même journal, qu'on a vu à Frome, dans l'église anglicane, des crêpes noirs couvrir les chandeliers durant la semaine-sainte ; que, dans une autre paroisse, on donne la bénédiction après les offices, et enfin qu'un grand nombre de curés anglicans veulent rétablir les croix.

Ces faits révèlent les progrès rapides que font les doctrines du docteur Pusey.

—A la dernière assemblée mensuelle de l'Institut catholique de la Grande-Bretagne, à laquelle assistaient des personnages de distinction et un grand nombre d'ecclésiastiques, il a été communiqué une lettre de Mgr. le cardinal Acton, dans laquelle Son Eminence exprimait l'intérêt que le Saint-Siège porte à l'Institut.

IRLANDE.—Le R. P. Mathew a distribué 20,000 médailles de l'Association de Tempérance aux pauvres émigrans irlandais qui, en ce moment, partent de Cork pour l'Australie et l'Amérique.

BAVIÈRE.—On écrit de Munich, 24 Avril, à la *Gazette d'Augsbourg* :

“ Dans le courant de l'après-midi, trois individus appartenant à la religion protestante (2 hommes et une femme) ont, abjuré leurs erreurs en rentrant dans le sein de l'église catholique. Cette cérémonie avait attiré une foule immense. Dimanche prochain, deux autres protestans se convertiront également au catholicisme.”

ETATS-SARDÉS.—La *Gazette Piémontaise* annonce que le 30 mars, à Gènes, dans l'église paroissiale de Sainte-Marie de la Consolation des religieux Augustins, et au milieu d'une foule de peuple, un Ecossais de 27 ans, Thomas Davidson, a abjuré les erreurs du presbytérianisme entre les mains d'un ancien missionnaire au Pégu et dans le royaume d'Avà, le père Ricca, qui l'avait ramené à la vérité. Le néophyte a eu pour parrain et marraine le prince Dominique Doria Pamphili Landi, et madame la marquise de Spinola.

TURQUIE.—Le divan vient d'envoyer aux gouverneurs des provinces de l'empire ottoman, une circulaire portant que, pour empêcher les rajahs (chrétiens), sujets du sultan, de se mettre sous la protection des puissances étrangères et de se soustraire à la juridiction musulmane, les rajahs jouiront désormais des mêmes droits que les musulmans, et ne seront plus soumis à une justice exceptionnelle.

ESPAGNE.—Un individu, qui se trouvait dans une église de Valence, *extra muros*, est monté en chaire dans le dessein de parodier la parole de Dieu ; mais son châtiment ne s'est point fait attendre ; car, en descendant, il s'est jeté du haut en bas, est tombé, s'est démis ou cassé un bras, et on l'a porté à l'hôpital, poussant des gémissemens lamentables.

—L'administrateur du diocèse de La Calzada, D. P. Zarandia, est prisonnier depuis plusieurs semaines. Le curé de Toral de Merayo et son vicaire, dans la Vieille-Castille, se sont soustraits par la fuite aux conséquences d'une délation. Le curé de Talavera de la Reina, dans la Nouvelle-Castille, a été incarcéré, puis rendu à une liberté provisoire sous caution, grâce aux instances d'un peuple dévoué. Un autre curé de la province de Pontevedra, dans la Galice, a été arrêté ; et, dans le même diocèse, une sentence judiciaire a condamné par contumace le curé de Saint-Michel-de-Lores à huit années de réclusion et à une expatriation perpétuelle. Un troisième ecclésiastique de la même province a été arrêté. Les uns et les autres sont accusés d'avoir attaqué, dans leurs prêches, les institutions nationales. Mais leur crime n'est pas là ; ce crime, c'est leur attachement à l'unité catholique, à la cause de l'Église universelle.

—La congrégation de l'Oraison au Très-Saint Sacrement célèbre tous les ans, à Madrid, dans l'église de Saint-Thomas, une fête à la gloire de Jésus ressuscité. Durant les dix jours consacrés à cette solennité, 25,000 personnes ont reçu la communion à Saint-Thomas : circonstance qui prouve assez combien la religion a encore de racines dans le peuple, quelques efforts qu'on fasse pour l'arracher des cœurs.

—Sur la demande du gouvernement de Venezuela, qui a envoyé à Rome un sénateur pour exposer au Saint-Père les besoins de l'Église de ce pays, le général de l'ordre des Capucins va faire partir environ quarante missionnaires qui s'embarqueront dans les ports de Marseille et de Bordeaux.

ALGÉRIE.—Mgr. Dupuch est de retour à Alger ; il doit, dit-on, entreprendre des excursions nouvelles dans ce diocèse dont nos soldats reculaient les limites pendant son absence. Maintenant que la force a terminé son œuvre, la religion va commencer la sienne ; elle sera glorieuse aussi sans être sanglante. Déjà l'année dernière le nom du *marabout d'Alger* pénétrait au milieu de ces tribus ennemies avec les prisonniers que la charité chrétienne leur renvoyait, après les avoir vêtus et nourris. Les Arabes se souviennent du bienfait autant que de l'injure, l'infatigable apôtre le verra bientôt. Dieu bénisse ses travaux.

—On écrit d'Oran, 8 mars :

“ Abd-el-Kader est fugitif ; quelques esclaves payés à un haut prix sont seuls attachés à la fortune de l'émir ; son frère est le seul personnage qui l'accompagne et qui possède ses secrets. L'émir perdant le pouvoir et se voy-

ant abandonné de ceux qu'il avait élevés, est devenu d'une méfiance extrême. Ses deux anciens kalifas, Mustapha-Ben-Thamy et le kaïd de Mascara, ne l'approchent plus, et il fait souvent dix lieues sans que sa suite en soit avertie.

“ Il y a quelques jours, Abd-el-Kader a été rencontré pour la seconde fois aux environs de Nédroma (non loin de Sidilacoup) par un parti de fourageurs commandé par Ben-Adry, neveu de Mustapha-Ben-Ismaël ; ce jeune chef, depuis long-temps éprouvé parmi nous, a saisi l'occasion de se rendre utile, et a brusquement attaqué l'émir, malgré l'infériorité numérique de son escorte. Abd-el-Kader a voulu profiter de l'avantage que lui offrait le hasard ; il a saisi un des étendards et s'est jeté dans la mêlée. Animés par son exemple, les Arabes firent de leur côté des prodiges ; mais nos alliés ne savent plus battre en retraite, et la victoire leur est devenue familière.

“ Ben-Adry a remporté une victoire aussi complète que celle de son oncle ; et l'émir après avoir perdu ses meilleurs soldats et deux de ses cousins ; tous deux frappés à ses côtés, a lancé son cheval au galop dans la direction de Nédroma où il a cherché un asile.

“ Les éclaireurs que Mustapha envoie chaque jour dans toutes les directions pour recueillir des nouvelles et proclamer la paix dans les tribus, nous ont rapporté ce matin que l'émir était en effet arrivé devant Nédroma, mais qu'il y était parvenu tellement démoralisé, que les principaux de la ville lui avaient refusé les portes, ne voulant pas, disoient-ils, s'exposer au ressentiment du général Bugeaud, qui devait infailliblement suivre ses traces. Abd-el-Kader aurait, dit-on gagné le Maroc, où on lui aurait offert quelques foibles secours.”

—Le sermon 280c. de saint Augustin atteste que, de son tems, on lisait publiquement, dans l'Eglise d'Afrique, les actes du martyre de sainte Perpétue et de sainte Félicité, dont la première partie, qui va jusqu'à la veille du supplice, fut écrite par la première de ces deux saintes. Suspendue depuis quatorze siècles, cette touchante cérémonie a été reprise le 7 mars, en vertu d'une ordonnance de Mgr. Dupuch, dans la jolie église de Dély-Ibrahim, la première que les Français aient bâtie en Afrique, et que dirige le vénérable curé Hoffmann, docteur en théologie. Une messe solennelle en musique, et exécutée par les musiciens du 53e. de ligne, a été célébrée par M. l'abbé Suchet, vicaire-général, en présence des autorités civiles et militaires, et de la population du village ; un grand nombre de personnes étaient aussi venues d'Alger. Après l'évangile, M. Suchet a donné lecture des actes du martyre et fait ensuite le panégyrique des deux saintes. L'office du soir fut également splendide, et, après les vêpres, M. le curé fit à ses paroissiens allemands, dans leur langue maternelle, l'éloge des deux martyres, leurs patronnes.

—Mgr. Clancy, vicaire apostolique de la Guinée anglaise, a quitté Demerara après avoir reçu le juge Firebrace dans l'église romaine à Georgetown.

—Nous empruntons au *Canadien* le résumé suivant des nouvelles politiques et commerciales, reçues par le dernier paquebot :

Les lettres de Naples disent que le Vésuve menace d'une prochaine éruption. On remarque déjà de nombreuses crevas-ses du côté nord d'un entonnoir qui s'est formé dernièrement.

Nous avons rapporté dernièrement la mort de la petite-nièce du grand Corneille, dans un état voisin de la misère. Cette même personne était aussi la nièce de Fontenelle, qui en mourant, légua toute sa fortune, qui était considérable, à deux dames et à des laquais qui l'avaient circonvenu quelque temps avant sa mort.

L'amirauté anglaise vient de donner des ordres pour construire et équiper une nouvelle frégate à vapeur qui doit surpasser tout ce qui a été fait en ce genre. Cette frégate sera de la force de 650 chevaux ; elle portera 600 tonneaux de houille et pourra recevoir 1,000 hommes de troupes outre 450 hommes d'équipage. Elle sera armée de 20 canons du plus lourd calibre et de plusieurs caronades. Avec une demi-douzaine de navires semblables, nous pourrions, dit le *Sun*, transporter en trois semaines 6,000 hommes à Alexandrie. En six jours, avec la permission du vice-roi, ils traverseraient l'Égypte, et neuf jours après ils seraient rendus à Kurracha sur la côte méridionale du Scinde.

Les Anglais à la Chine avaient pris trois autres villes ; Yapoo, Tsikee et Tunghova, situées dans un rayon de 20 à 40 milles de Ningpo. Sir Henry Pottinger qui était arrivé à Hong-Kong le premier février, avait abandonné l'intention d'attaquer Canton. Il concentrait alors toutes ses forces dans la vue de les diriger sur Pékin. Il avait refusé de négocier avec les Commissaires que l'empereur lui avait envoyés, déterminé qu'il était de ne traiter qu'avec le souverain en personne.

Dans l'Afghanistan le Général Pollonk paraissait avoir renoncé à l'idée de forcer la passe Kyber jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il attendait, ou à moins que le Général Sale, dont la position restait la même, ne lui demandât de l'assistance. Les Anglais maintenaient leur position à Khelati-Ghuznee. Les Afghans environnaient Candahar en force considérable, et le Général Nott se préparait à les repousser. Lord Ellemborough arriva à Calcutta le 28 février et fut aussitôt proclamé Gouverneur Général de l'Inde.

Il y avait eu des troubles parmi les ouvriers des districts manufacturiers d'Angleterre, occasionnés par la tentative de réduire les gages. Il n'en était cependant résulté aucune conséquence sérieuse.

M. Hume est rentré au parlement, élu par le bourg de Montrose. Son entrée en chambre s'est faite au milieu des applaudissements de l'opposition.

Les chartistes ont présenté à la chambre des communes une pétition portant 3,317,702 signatures.

Les enquêtes sur les élections contestées avaient mis au jour une corruption plus qu'ordinaire, et plusieurs membres avaient perdu leurs sièges pour s'être, par leurs agents, rendus coupables de corruption,

On parlait d'une visite prochaine du duc d'Aumale et du prince de Joinville en Angleterre.

On signale une émigration d'Irlande plus considérable encore que les années précédentes.

Sir Allan Macnab a été élu Membre Honoraire du *United Service Club*, et la *Canada Colonial Company* lui a donné un dîner.

Des Baleiniers Anglais ont découvert huit Isles non encore connues dans l'Océan Pacifique ; elles sont assez étendues, fertiles, et habitées par des tribus, dont l'apparence, les canots etc. diffèrent de ceux des Isles voisines.

Le 22 les Marchands et autres intéressés dans le Commerce de Bois du Canada, tinrent une assemblée, à Liverpool, pour demander par pétition que les changements proposés dans les droits sur les Bois entrent immédiatement en opération, cet arrangement devant causer moins d'inconvénients que celui de remettre à une époque ultérieure l'entrée en opération de ces changements.

Les vaisseaux nolisés par la Compagnie des Indes pour transporter des troupes dans l'Inde sont au nombre de 33, à bord desquels on va embarquer 6,480 hommes.

M. Aguado, l'un des princes de la finance, et qui tenait son bureau à Paris, est mort à Madrid, d'un coup d'apoplexie.

On annonce la retraite prochaine des affaires publiques du Duc de Wellington, âgé de 73 ans.

Sir George Arthur a été nommé Gouverneur de la Présidence de Bombay, et est parti pour son gouvernement.

M. Humann, l'un des Ministres de Louis Philippe, est mort, et a été remplacé par M. Lacave Laplagne.

La Duchesse de Nemours est accouchée d'un garçon, qui a reçu en naissant le titre de Comte d'Eu.

Le Maréchal Clausel est mort.

Le *Journal des Débats* remarque que le plan financier de Sir Robert Peel a rencontré avec justice l'approbation de l'Europe entière.

Le nouveau havre qu'on va construire à Alger va coûter 20 à 25 millions de francs.

Les Journaux Français commentent le dernier message du Président Tyler de manière à faire penser qu'ils ne seraient pas fâchés d'une rupture entre l'Angleterre et les États-Unis.

Il y avait eu une émeute à Madrid occasionnée par le manque d'ouvrage et la cherté du pain.

Les mesures les plus violentes avaient été employées pour réprimer la révolte aux Isles Philippines ; 1400 personnes étaient déjà tombées victimes des décrets sanguinaires du Général Oran.

Des bandes de guerillas infestaient la Catalogne, et une Junte Générale devait s'assembler pour des mesures de protection.

Personne ne parlait du mariage de la Reine à Madrid, et on ne pensait pas qu'il dût en être sérieusement question avant la majorité de la Reine.

Les Français ont remporté de nouveaux succès en Algérie, et la puissance d'Abd-el-Kader s'affaiblissait de plus en plus.

On disait que l'escadre Américaine dans la Méditerranée était sur le point de faire voile pour Tangers pour tirer satisfaction d'insultes qui avaient été faites au Ministre Américain par les autorités de cette ville, insultes qui avaient été approuvées par l'Empereur de Maroc.

L'ambassadeur Grec, prince Mavrocordato, avait été admis à l'audience du Sultan, qui l'avait reçu de la manière la plus flatteuse.